

RESURRECTION (2)

1. Premier pour nous, premier en soi. Les différents noms et titres donnés à Jésus par les premiers penseurs et écrivains chrétiens coexistent dans nos documents comme des manières de voir et de dire qui, après avoir été proposées, essayées, discutées, controversées, confessées, kérygmatisées, ont été finalement canonisées. Entre ces manières, il existe une hiérarchie, certaines sont hautes et d'autres basses. Nicée et Chalcédoine ont canonisé les plus hautes, mais les autres restent vives dans les textes primitifs et, depuis un siècle et demi en Occident, l'exégèse travaille à retracer la trajectoire selon laquelle, des titres les plus bas la pensée est montée aux plus hauts puis est redescendue aux plus bas.

Les reconstitutions sont positives et donc rarement certaines, le plus souvent probables ou vraisemblables. Malgré cette réserve, les responsables de la tradition conciliaire encouragent cette sorte de recherche, pourvu qu'elle se poursuive avec le préjugé favorable voulant que ce qui fut dernier dans le temps a pu être premier dans l'intention, et inversement. De même que la construction d'un édifice ne commence par la position du fondement qu'en vue de celle de la toiture, de même l'intentionnalité qui traversait le discours normatif en voie de se cloturer sur lui-même, a pu de bout en bout obéir à une sorte d'attraction bipolaire et alternative où la pensée du plus sublime travaillait à se porter au langage à partir de ce qui était implicite dans le plus trivial, et où elle n'avait de cesse, à partir du céleste et de l'éternel, de revenir au terrestre et au mortel. On allait de la Parole à la Chair et de la chair à la parole, du Christ de la foi au Jésus de l'histoire.

Habitant dans le langage théiste et monothéiste de la tradition biblique, les tout premiers penseurs qui s'avérèrent ensuite les plus authentiquement chrétiens ont dû, d'entrée de jeu, saisir le rapport qui liait Jésus à Dieu comme étant absolument singulier et essentiel. Et ceux qui canonisèrent ensuite les dires de ceux qui le disaient prophète ont dû penser que cette interprétation était inspirée par le même Esprit de Dieu qui fit ensuite dire soit à eux soit à d'autres que la parole que ce prophète avait annoncée était, en même temps que lui-même, dès le commencement auprès de Dieu et elle-même Dieu de manière unique et consubstantielle. Et c'est le même Esprit qui inspira aux évangélistes de revenir de la résurrection du Fils de Dieu (Rm 1,4) à la passion du Christ (1 Co 15,3), puis aux prédictions du Fils de l'Homme (Mc 8,31), et aux oeuvres de Jésus de Nazareth.

Le fait que les judéo-chrétiens sont restés attachés à une interprétation basse (Jésus=Prophète sans plus) confirme la vraisemblance de la trajectoire proposée. Ainsi, les intelligents qui sont en quête de foi et les croyants qui sont en quête d'intelligence peuvent s'exercer à répéter l'itinéraire de ceux qui, les premiers, se sont laissé interroger par ce qui était arrivé à Jésus et, par lui, à plusieurs.

2. Le Jésus historique. Le Jésus historique est celui qui, en Palestine au premier siècle de notre ère, fut connu d'un bon nombre de ses contemporains et qui, en Occident ces derniers siècles, fait l'objet de la recherche historique de nos propres contemporains: on tente de restituer la personnalité qui fut la sienne avant qu'elle ne fût interprétée par des fidèles.

Cet homme a grandi et vécu en Galilée, dans le district des nations (Is 8,23; Mt 4,15). Il était donc sensibilisé à l'existence et aux qualités des non-juifs. Et son temps en était un où beaucoup s'entretenaient dans l'attente: d'un Règne de Dieu, du Jour du Seigneur, de la venue d'un Fils de l'Homme, d'un Messie d'Israël ou d'Aaron, d'un Fils de David, d'un prophète semblable à Moïse, d'Elie. Comme d'autres, Jésus pouvait donc avoir une conscience d'époque, le sentiment qu'un tournant de l'histoire allait être pris et qu'il pouvait être concerné. Dans son patelin, comme dans la diaspora, la synagogue avait plus d'importance que le temple, les Ecritures plus que les cérémonies cultuelles, les prophètes et les sages plus que les prêtres. Au cours de ses observations sur lui-même, sa mère, sa famille, son village, son temps, et de ses réflexions sur le temple et Jérusalem, sa pensée a pu, grâce en particulier à Jr 7, Mal 3, Za 14, se cristalliser sur la proximité du tournant attendu, et il a pu très tôt se recevoir de Dieu comme le lieu où il habite éminemment.

Lorsque Jean se mit à haranguer les voyageurs et les passants près d'un gué du Jourdain, les appelant à un changement radical de pensée et de comportement en vue de l'événement prochain et les invitant à ne rentrer au pays que comme dans la terre jadis promise et qui doit toujours être reçue comme un don, une figure de l'Esprit, et cela moyennant une traversée des eaux qui ne pouvait être accomplie que grâce à la foi en la seule puissance du Dieu qui avait jadis permis aux libérés d'Egypte, au temps de Josué, de recevoir l'héritage promis, alors, Jésus reconnut dans le mouvement déclenché par le baptiseur un signe des temps, peut-être déjà de la fin du temps des Juifs et du début du temps des nations (Lc 21,24). Aussi, quittant comme Abraham son pays et sa parenté il s'en fut au Jourdain et se prêta au rite de la plongée dans les eaux de la mort (Ps 18,5.17).

Quelque temps après, l'esprit rempli des visions prophétiques, peut-être lors de la fête des Tentés de l'an 28 (Jour de Yahvé et du Règne de Dieu), il monta à Jérusalem, se rendit dans la maison de celui qu'il appelait son père, et chassa les vendeurs et les changeurs. Il avait planifié ce geste audacieux et spectaculaire afin de se faire connaître de l'ensemble des Juifs et d'obtenir leur attention lorsqu'il expliciterait le sens de son action. Ce qu'il fit ensuite. Il échappa de justesse à ceux qui tentaient d'éliminer le gêneur. Mais en l'an 30, ils le firent exécuter par Pilate. Beaucoup furent indifférents, certains furent interpellés.

3. Prophète, Seigneur, Christ. Si on suppose que c'est successivement que Jésus a reçu les titres de prophète, de seigneur et de christ, on obtient une séquence qui n'est pas invraisemblable et qui donne à penser. Ce fut peut-être surtout en suite de son action d'éclat au temple que certains pensèrent que Jésus pouvait être le nouvel Elie (Mt 3; Dt 18; Jn 6,14). En même temps, il s'en trouva parmi ceux-là qui se comprirent eux-mêmes comme le nouvel Elisée (1 R 19,19-21; Mc 1,19-20): ils disaient que l'esprit d'Elie-Jésus leur avait été donné en double et qu'ils feraient de plus grandes oeuvres que Jésus même, comme cela avait été raconté d'Elisée (2 R 2,9; Jn 14,12).

Puis on se souvint qu'Elie avait été enlevé au ciel, - ce qui avait été une façon de dire que la prophétie dont il était le type reviendrait après une éclipse -, et aussi que, selon le Ps 110, le fils de David, qui était dit seigneur (dans la Septante), devait être assis à la droite de Dieu et donc aussi au ciel. Or, de Jésus qui s'était abaissé, on pouvait dire que Dieu l'avait élevé (Mt 23,12; Ph 2,9) afin de mettre peu à peu tous ses ennemis sous ses pieds, surtout la Mort (1 Co 15,25-26). Il avait donc été après sa mort enlevé puis exalté (Ac 1,9-11; 2,33; Lc 9,51). Il avait donc aussi été fait Seigneur (1 Co 8,6; 12,3; Ph 2,9).

Il apparut ensuite à la réflexion qu'il ne devait pas être seulement contemplé comme céleste et lointain mais tout autant comme proche et terrestre. En plus de croire qu'il allait être un jour acclamé comme le Seigneur tout-puissant, il convenait de le recevoir de Dieu comme le pasteur qui, ayant donné sa vie pour elles, ne cesse de marcher devant ses brebis (Mc 14,27-28; 16,7). Il est l'accomplissement de la figure de David, lequel était aussi fils de Dieu (2 S 7,14; Ps 2,7). Or, dans les Psaumes, le Oint était plusieurs fois représenté comme un juste souffrant (Ps 18; 22; 69; cf. Sg 2,10-20; Is 53,11s). Et voilà qu'en méditant sur les Ps 16 et 18, certains en vinrent à comprendre l'accomplissement de la "suscitation" d'un fils à David comme ayant été en fait une surrection d'entre les morts (Ac 13,22-23 et 3,21-26, où le mot qu'on traduit par susciter est amphibologique).

Cette dernière manière de voir et de dire était particulièrement adaptée à la situation de ceux qui, - prenant la succession de Jésus tout en considérant leur prédécesseur comme celui qui ne cesse de marcher devant eux -, se voyaient comme lui en butte à toutes sortes de tracasseries et de persécutions (Ac 4,23-31). Ils continuaient dans leur chair ce qui manque à la passion du Christ (Col 1,24). Aussi, de plus en plus on lia étroitement le titre de Christ, en même temps qu'à la résurrection, à la croix (1 Co 2,2; cf. Mc 15,32).

Cependant, l'octroi de ces noms et titres ne faisait pas l'unanimité même parmi ceux qui s'intéressaient à Jésus et avaient le souci de donner des suites au mouvement qu'il avait inauguré. Certains tournaient en dérision l'idée (peut-être surtout judéo-chrétienne) de Prophète (Mc 14,65), celle (peut-être originellement helléno-chrétienne) de Seigneur (1 Co 12,1-3), et celle (paulino-chrétienne) de Christ (Jn 7,41; Mc 15,32; cf Ac 9,22). C'en était au point que si un geste oecuménique n'avait pas été posé, les participants au mouvement jésuanique se seraient dispersés en sectes éphémères dont l'histoire n'aurait rien su. Mais, grâce à quelques personnes qui furent assez pénétrantes et assez humbles pour reconnaître la validité de manières différentes de dire et de faire et pour en admettre la vérité (Ga 2,1-10; Ac 15), le geste fut posé. Ce peut être aussi à ce moment (entre 45 et 50) que les groupes de Pierre et de Jacques, des Cinq Cents et de Paul convinrent d'une même formule kérygmaticque (1 Co 15,1-11).

La formulation (vv. 3b-4) implique que tous s'étaient ralliés à l'idée qu'en un moment/à la fois terminal et initial, c'est la courbe entière de l'histoire d'Israël qui avait été récapitulée: ses péchés, sa mort et son ensevelissement à cause des péchés, puis sa sortie des tombeaux et sa vie nouvelle. On aimait donc dire qu'il réalisait les figures à la fois du Serviteur Israël mort pour les péchés (Is 49,3; 53,4-6); du peuple du Seigneur enseveli (Ez 37) et ressuscité (Os 6,2; Ez 37,12). Et aussi que c'est comme tel - comme ayant été à lui seul pendant un moment le vrai Israël - qu'il était le Oint, celui en qui s'étaient accomplies les promesses faites à David (2 S 7,14; Is 55,3; Ac 13,34).

Et c'est de ce Oint qu'on raconta que, pour continuer son oeuvre de vie, il s'était montré vivant à des groupes choisis et réconciliés et les avaient envoyés dans le monde entier comme ses plénipotentiaires. Ainsi, c'est autour des deux idées de Christ et de résurrection que s'est faite l'unité du rassemblement qui allait bientôt s'appeler l'Eglise (Col 1,18; Mt 16,18). Après deux décennies de recherche et de discernement, on s'était entendu pour comprendre l'Assemblée du Seigneur de Dt 23,2 selon la Septante ("ekklèsia") d'après l'analogie de la Tête qui, une fois ressuscitée des morts ne meurt plus (Rm 6,9), et d'un corps que la Tête, jusqu'à la consommation des siècles, ne cessera pas d'animer (Mc 16,19; 28,20; Ep 4,15-16).

4. Récits d'apparition. Comme l'interprétation selon laquelle, plutôt que des reportages, les récits d'apparition sont des manières de dire qui servent à exprimer des convictions et des prises de position, est au moins vraisemblable, il n'y a sans doute pas d'inconvénient et il peut y avoir des avantages à les méditer en tenant compte de leur mise en perspective littéraire et historique, et donc en cherchant à comprendre les motifs qui les ont inspirés. On dira donc que ces récits furent des narrativisations du kérygme et que les évangélistes sont venus à reculons du Christ de la foi au Jésus de l'histoire. Ils auront voulu fonder la mission sur la vision (Is 6,1.8) et, plus généralement et absolument, l'envoi des disciples par Jésus sur l'envoi de Jésus par Dieu (Jn 17,18; 20,21; Mt. 10,40; Mc 9,37; Ga 4,4-6).

Il n'est pas impossible que, durant la première et peut-être la seconde décennie (30-50), de tels récits soit n'existaient pas soit n'obtenaient l'audience que de groupes restreints. L'autorité de ceux qui enseignaient qu'en Jésus Dieu avait commencé d'accomplir le dessein de salut universel qu'il avait présigné par les anciens prophètes tenait surtout, outre à la qualité du comportement de ces sages, au sentiment que certains avaient, à les entendre, qu'ils rassemblaient avec bonheur et plausibilité des éléments de signification jusque là disséminés dans les Ecritures, - et donc obscurs en soi mais désormais éclairés par les rapprochements qui étaient proposés.

Toutefois, un temps vint où, afin de contrer l'ouverture de la mission aux Grecs, des Juifs qui se vantaient d'être des super-envoyés et non, comme Paul, des avortons (2 Co 11,5; 12,11; 1 Co 15,8), prétendirent être montés au ciel et y avoir eu des visions et révélations du Seigneur (2 Co 12,1) et firent en sorte que les récits de leurs ascensions supposées fussent répandus dans les communautés fondées par Paul. On entrevoit ainsi quelque chose de la situation qui a poussé des conteurs avertis du kérygme commun à composer des récits où Jésus s'était fait voir à ceux que, eux, considéraient comme les vrais envoyés, apôtres et missionnés du Seigneur.

Si donc ils représentèrent le "Jésus historique" qui, pour eux, était aussi le Christ et Seigneur, soit, durant sa vie, accompagné de disciples, endormi puis éveillé (Mc 4,38), marchant sur la mer comme le Seigneur Yahvé (Mc 6,49), ou encore transfiguré (Mc 9,2ss), soit, après sa mort, ou bien seulement déclaré vivant (Mc 16,6), ou bien apparaissant à quelques femmes (Mt 28,9-10), à deux voyageurs (Lc 24,13-32), à Pierre (v.34), aux Onze (Lc 24,36-43; Mt 28,16-20), à Thomas (Jn 20,24ss), aux Sept (Jn 21), ce peut être que les évangélistes défenseurs de Paul et de sa mission ne pouvaient invoquer le fait qu'il aurait été en contact avec Jésus comme d'autres l'avaient été et qu'ils avaient trouvé expédient de mettre en scène un Jésus ouvert aux pagano-chrétiens (Mc 3,8; 5,1-20; 7,24-30; Mt 8,11; 28,16-20; Ac 1,8; Jn 4,23; 7,35; 10,16; 12,20; 17,20s).

5. Résurrection des justes. L'expression se trouve en Lc 14,14. Elle suppose un arrière-fond biblique. Dans la dernière période du mouvement prophétique, la tradition selon laquelle Israël est le peuple du Seigneur (Ex 19,5; Dt 10,15) a été précisée et nuancée. L'appartenance d'un peuple particulier au Seigneur a été reportée dans un avenir indéterminé (Jr 31,33); à ce moment, une sélection serait faite par le Seigneur et Pasteur (Ez 34,17; Ml 3,16-21); et seuls seraient vraiment siens ceux qui, mettant dans leur Seigneur seul toute leur confiance, seraient justifiés à ses yeux par cette foi (Is 57,13; 60,21).

Là-dessus, ceux que l'Affaire-Jésus avait amenés à considérer les Ecritures traditionnelles comme accomplies en lui et en eux qui prenaient sa suite, ont aussi pensé qu'en fait c'est tout Israël qui était mort à cause de son incrédulité et infidélité en celui qui ne fait mourir que pour faire vivre davantage (Dt 32,39), et que, pour qu'existe encore un peuple du Seigneur, il était nécessaire que le Seigneur lui-même se le suscite en (res)suscitant ceux qui sont ajustés à lui par le fait qu'ils mettent en lui toute leur confiance. C'est sans doute sur un arrière-fond comme celui-là qu'ont été formées les idées chrétiennes de résurrection des justes (Lc 14,14), de passage, pour ceux qui croient, de la mort à la vie; de relation sponsale et virgine au Seigneur (Lc 20,35s; Jn 3,29; 5,24; Ap 14,4).

En Lc 20,35, cette interprétation du langage résurrectionnel a été formulée dans le cadre d'une opposition entre la période alors actuelle et une période future et même proche mais non pas absolument finale. Cette distinction était l'expression d'une conscience d'époque, de la conviction que la génération dont on faisait partie était la dernière de toute une série. La période actuelle ("ce monde-ci", "le siècle présent" de plusieurs traductions modernes) était aussi celle de la génération adultère et pécheresse (Mc 8,10; 13,30), et elle allait être la dernière du temps des Juifs (cf. Lc 21,24; He 4,9). Au terme de la génération de quarante ans (Ps 95,10) ceux qui croient en Dieu et en Jésus (Jn 14,1; 17,3) seraient ensemble l'Epouse (Os 2; Is 54) et on pourrait dire d'eux qu'ils n'ont d'autre Epoux que le Seigneur, et aussi qu'ils ont en eux la vie éternelle, celle même de leur Seigneur, qu'ils ne mourraient plus, parce qu'ils sont fils de la résurrection.

6. Résurrection de vie et de jugement. Cette distinction se trouve en Jn 5,29. La résurrection de vie concerne ceux qui auront fait le bien: ceux qui ont cru en Dieu et en Jésus et non seulement dans le Père mais aussi dans le Fils. La résurrection de jugement concerne ceux qui, n'ayant pas cru en Jésus, ont mal agi: ils n'ont pas su voir le Père dans le Fils (Jn 14,8) ni comprendre que la notion de Dieu connote l'attribut de vivant vivifiant et que c'est dans le passage de Jésus du monde au Père

que Dieu a rendu manifeste sa divinité. Comme ceux qui avaient pris fait et cause pour Dieu et Jésus s'appliquaient l'idée de résurrection, parmi ceux qui croyaient en Dieu comme en celui qui, parmi toutes les nations, n'avait choisi que leur seul peuple et, après 70, l'avait fait revivre sous forme du judaïsme, il s'en est trouvé qui ont soutenu qu'ils pouvaient employer eux aussi cette métaphore pour décrire le fait de leur survivance. La distinction faite en Jn 5,29 peut donc être comprise comme une réponse à cet emploi. Oui, eux aussi sont ressuscités mais, puisque, selon nous, ils ne croient pas comme il faut, ils ne sont pas vraiment justes et ils sont toujours soumis au jugement, à une exclusion au moins provisoire (Cf. Rm 11,25-31).

7. Première et seconde résurrection. Cette autre distinction, qui se trouve impliquée en Ap 20,1-10, est apparentée à la précédente. A l'usage chrétien du langage résurrectionnel, des Juifs auront répliqué en disant que c'est tout leur peuple qui, au temps de David, était mort ou avait été menacé d'extinction par une manoeuvre de Satan (1 Ch 21,1) et que, grâce à l'organisation du culte de Yahvé par le roi (1 Ch 11,1-29; 30), le peuple entier avait été dès lors ramené à la vie, ressuscité. L'apocalypticien chrétien, qui croyait que Jésus est le vrai fils de David, concéda qu'on pouvait dire qu'il y avait eu alors mort et résurrection mais il qualifia ces événements de premiers et il les opposa à une seconde mort et une seconde résurrection. Car, en faisant mourir Jésus, les Juifs avaient de nouveau obéi non à Dieu mais à son adversaire, Satan (Lc 22,3.53; Jn 13,2.27) et, si celui-ci avait été enchaîné pour mille ans (de moins 970 à plus 30), il avait été déchaîné alors contre Jésus et ses témoins. Il y avait donc eu une deuxième mort (pour les Juifs) et une deuxième résurrection (pour les Chrétiens).

8. Résurrection et parousie. Un rapport entre ces deux notions est établi en 1 Th 4,15-17. Il s'agit d'un oracle qui s'efforce de répondre à une difficulté. Pour comprendre le langage utilisé, il est utile d'explicitier l'imaginaire qu'il met en oeuvre. 1) Le Jour du Seigneur, jour de colère, annoncé par les prophètes, est proche; 2) ce Jour peut être représenté par ce qui se passe à la fête où il est anticipé (Za 14); 3) ce jour-là, la trompette sonnait (Jl 2,1 etc); 4) lors du Jour du Seigneur, Jésus dont on pense qu'il est Seigneur, viendra du ciel où il est monté et se manifestera dans la région médiane des airs, des nuées; 5) car c'est là que va être livrée la lutte à finir contre la puissance de mort (Ep 2,1; 6,10); 6) c'est comme Messie ou Christ et donc comme chef sur terre du peuple du Seigneur que Jésus viendra; 7) tous ceux qui, sur terre, sont au Christ, et donc même les m^rts, feront partie de la troupe d'élite du futur seigneur et roi du monde; 8) le moment de sa venue est comparable à celui de la visite ("parousie") qu'un prince ou général d'armée victorieux fait dans une ville amie où il est reçu en triomphateur; 9) il existait une tradition apocalyptique selon laquelle, au jour du Messie, il y aurait résurrection puis rassemblement.

En conséquence, l'oracle se comprend comme suit. Il répond, dans la logique de la foi, à la difficulté soulevée par le fait qu'un certain nombre de ceux qui avaient espéré voir la parousie du Seigneur de leur vivant sont décédés avant qu'elle ne se produise. La réponse renverse l'ordre du rassemblement et de la résurrection. Il y aura d'abord résurrection de ceux qui se sont endormis dans le Christ et seulement ensuite rassemblement de ceux-ci avec ceux qui seront encore vivants sur terre, et enfin rassemblement avec le Seigneur "dans les airs", là où l'Eglise doit lutter contre les puissances hostiles à la vie (selon l'imaginaire).

9. Résurrection et vie éternelle. Après la persécution d'Antiochus IV Epiphane (167-164), l'auteur du Livre de Daniel avait exprimé son espérance en annonçant que les Justes qui avaient été massacrés et qui s'étaient endormis seraient éveillés (=ressuscités) et cela pour la vie éternelle. Chez Jean (3,15s; 5,24; 6,40), l'ordre de la résurrection et de la vie éternelle est inversé. Ceux qui croient - qui connaissent Dieu et Jésus - ont dès maintenant la vie éternelle, ils participent déjà à la vie de Dieu et de celui qui, étant ressuscité, ne meurt plus (Rm 6,9). Et Jésus les ressuscitera au dernier jour. On peut comprendre cette dernière proposition (le dernier stique de Jn 6,40) comme suit: Jésus donnera à ceux qui auront vu le Fils en croix et qui croiront en Dieu en direction de lui, de faire corps avec lui, d'être son corps, d'être conformés à son corps de gloire (Ph 3,21), de refléter sa gloire (2 Co 3,18; 4,6), et cela, au dernier jour du temps des Juifs (Lc 21,24), qui sera aussi la dernière heure (Mc 13,32; 1 Jn 2,18), et, pour les Juifs, le jour de la colère (Jl 2,1.11; Ml 3,2; Lc 21,23; Ap 6,17; 11,18s). Cependant, dans le credo, la vie éternelle est placée après la résurrection.

10. Résurrection et Jour du Seigneur. Dans les lettres proto-pauliniennes, qui furent écrites entre 50 et 60 et donc avant la ruine de Jérusalem et du temple en 70, le Jour du Seigneur est toujours futur (ex. 1 Co 1,8s), et de même la résurrection de ceux qui sont au Christ (1 Co 6,14; 2 Co 5,14). Mais, dans les deutéro-pauliniennes, d'ordinaire attribuées aujourd'hui à des successeurs de Paul, la résurrection des croyants est un événement qui a déjà eu lieu et qui coïncide avec le baptême (Ep 2,5; Col 2,12). C'est donc aussi que, aux yeux des continuateurs de Paul, le Règne de Dieu, le Jour du Seigneur ou du Fils de l'Homme était arrivé (cf. Lc 17,20-31).

11. Résurrection antéparousiaque. La représentation des ténèbres couvrant la terre au moment de la mort de Jésus a été pour Marc une façon d'exprimer sa conviction que c'est alors que le Jour du Seigneur est arrivé (Mc 15,33; Am 8,9). Mais comme la résurrection avait été associée à ce jour et qu'on était convaincu aussi que, dans l'alliance ancienne, il y avait eu beaucoup de justes ou de saints, l'évangéliste Matthieu

ajouta que c'est dès lors que les tombeaux s'ouvrirent et que de nombreux saints endormis ressuscitèrent et apparurent à plusieurs (Mt 27,51-53). Le mouvement de rétrojection du langage résurrectionnel s'est ensuite poursuivi de plusieurs manières. Ainsi, dans les récits de guérison d'infirmités où Jésus "éveille" (ressuscite) et fait marcher (dans les voies de Dieu, cf. Ep 5,14s et aussi 2,8; mais ces rapprochements supposent que la traduction par "conduite" soit remplacée par celle de "marche"). Il en est de même des récits de résurrection de ceux qui étaient réputés morts (Mc 5,42; Jn 11), ou de l'éveil de Jésus dormant dans la barque, ou de l'attitude de veille qui est conseillée, ou des "morts" que Jésus fait sortir des tombeaux (Lc 9,60).

12. Résurrection et corporalité. Les emplois qu'on a passés en revue impliquent que les usagers avaient une théorie du langage selon laquelle le parler humain est essentiellement métaphorique. D'après cette manière de voir, le sens dit littéral est un effet d'entropie, d'abstraction des mots hors des propositions et, ainsi, de chute dans le lexique. Et, en effet, le mot corps peut signifier: un agrégat, un organisme, une collectivité, un lieu de manifestation; le mot mort: un état d'inertie, une cessation de la respiration, une séparation d'une partie d'avec son tout, un rite de passage; le mot résurrection: un passage du sommeil à l'éveil, de la prostration à la station droite, de la mort à la vie, d'une forme inférieure de vie à une forme supérieure. A proprement parler, aucun de ces sens ou emplois n'est de soi premier, sinon pour les étymologistes positivistes qui croient pouvoir en décider. Car, dès leur surgissement dans le langage, de tels mots sont polyvalents, ils font partie de champs sémantiques qui sont eux-mêmes inséparables d'une sorte de champ unitaire où ce qu'ils "veulent dire" sans jamais pouvoir le dire effectivement, est lié à la totalité du pensable et du dicible. Dans le champ total d'intelligibilité du réel, ils existent comme des entités dans l'essence desquelles il est d'être mobiles et transférables, référents de différents référés. Aussi, pour juger de la validité des emplois, est-il nécessaire que l'interprète, au-delà du système de références, soit, sinon en sympathie, du moins en empathie avec le vouloir dire des usagers. Le semblable est connu par le semblable. Or, dans le système de références chrétien, Dieu a créé l'homme à son image, il a fait de Jésus son image par excellence, il l'a livré à la mort puis ramené à la vie de telle sorte que son corps ne cesse de croître sous la forme de ceux qui, coïncidant avec son mourir, participent aussi à la puissance de sa résurrection (Ph 3,11). La logique de ce discours devait amener les usagers à dire non seulement que le Christ est ressuscité mais aussi ceux qui, comme lui, font confiance à Dieu et sont, dans le monde où ils sont son corps, le lieu où la puissance de vie brille comme un soleil.

13. Résurrection et intelligence. En tradition chrétienne, la foi vive est cette forme du désir - de l'affectivité et de l'imaginaire - qui incline un sujet à aimer le tout et son principe (son prince) plus que lui-même et à le laisser opérer en lui le vouloir et l'agir de telle sorte que de plus en plus de parties du monde et de l'humanité se portent sur leur tout commun avec de plus en plus de connaissance amoureuse (Jc 2,17-26; Ga 5,6; Ph 2,13; Ep 3,16-19).

Car, avant d'être scientifique ou sapientielle, la connaissance qui accompagne la foi vive est chargée de motion et d'émotion, de la conscience aurorale et douloureuse d'être privé d'une espèce paradoxale de dû, - à la fois d'ordination essentielle à la vie qui dure et d'impuissance existentielle à la posséder. Ainsi, tout se passe comme si l'acte d'exister était éprouvé comme devant être un acte pur et que son manque à exister selon selon essence retentissait dans la conscience subliminale sous forme de brûlure indissociablement dolente et délicate.

Une telle connaissance est compatible avec une existence larvaire: utérine, enfantine, infantile, démentielle, thanatique. Elle est un de ces propres de l'être-homme qui existent en lui sans lui, qu'il ne peut pas réellement s'approprier, dont il ne peut disposer, et qui l'incite à une désappropriation où il consente à être ce qu'il est: appartenant à un autre (1 Co 3,23; 6,19).

Ainsi définie, la foi n'est pas exclusive à ceux qui centrent leur imaginaire sur Jésus. La tradition chrétienne se voit plutôt comme le lieu où cette foi s'est une fois pour toutes et pour tous amenée au langage clair et distinct, afin que, à mesure que progresse l'enroulement phylétique de l'Organisme Anthropique sur lui-même, le discours qu'elle tient soit de mieux en mieux perçu comme le seul infallible, le seul nécessaire et le seul qui soit opérationnel.

C'est surtout aux petits et à ceux qui souffrent que ce discours se donne comme le dévoilement d'un déjà là: pour eux, la vie qui dure est la conclusion ou le corollaire obligé de ces prémisses que sont l'acte d'exister et son manque d'existence. Cela est souvent caché aux sages et aux intelligents (Lc 10,21). Mais il arrive aussi que le plus que sage (1 Co 1,25) se serve d'eux, quand il leur donne de devenir comme des enfants (Mt 18,4), afin qu'ils en aident quelque-uns à se vouloir et, le cas échéant, à se savoir enfants de Dieu et fils de la résurrection (Lc 20,36). Ainsi, en voyant les oeuvres de ceux qui sont passés de la mort à la vie, la masse des autres pourra en venir à glorifier le Père universel et à le laisser être tout en tous (Mt 5,16; 1 Co 15,28).